



ARIA DA CAPO

THÉÂTRE MUSICAL

SÉVERINE CHAVRIER

Quatre jeunes musiciens s'interrogent sur leur vocation, sur ce qu'ils peuvent et doivent lui sacrifier. Un accord harmonieux de notes et de mots.

■ ■ ■

Quatre silhouettes chauves en jaquette noire jouent d'un instrument classique d'une manière aussi intense que fugace. Cette étrange entrée en matière s'accompagne d'une archive sonore du chef d'orchestre Sergiu Celibidache (1912-1996) qui évoque la musique comme une deuxième langue maternelle à apprendre très tôt... faute de quoi, ce serait trop tard ! Ainsi averti, on plonge presque avec inquiétude dans cet *Aria da capo*, variation sur la naissance de la vocation de musicien à travers le ressenti d'apprentis interprètes qui ont choisi le piano, le violon, le basson ou le trombone. Car derrière les masques des vieux sages – modèles admirés, ou professeurs redoutés ? – apparaissent bientôt des jeunes aux sourires moqueurs : Areski, l'intello mélancolique de la bande ; Guilain, le jouisseur farceur ; Adèle, l'indépendante bien dans sa voix, et Victor, le plus jeune, plus discret mais bien présent. En réunissant ces quatre étudiants rencontrés avant le confinement au Conservatoire d'Orléans – où elle dirige le centre dramatique national jusqu'en juin prochain –, la metteuse en scène Séverine Chavrier a composé avec eux, au fil de longues improvisations, un spectacle émouvant. Interrompu par la pandémie, il tourne à nouveau cette saison avec des musiciens devenus plus aguerris, mais qui savent retrouver, en acteurs spontanés qu'ils sont aussi, la fraîcheur de leurs interrogations. Leur art si exigeant doit-il tout éclipser ou peuvent-ils se laisser

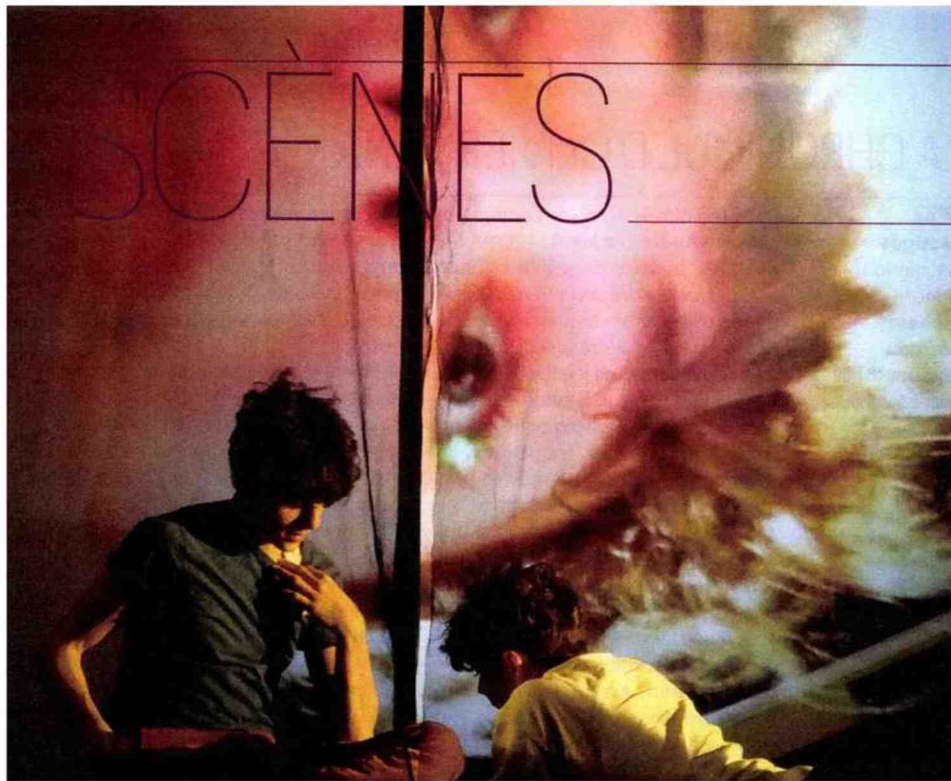
déborder par les poussées vitales et sensuelles de leur adolescence ? Désirer, faire l'amour, courir les rave parties ou fumer plus que du tabac sont-ils des passe-temps compatibles avec la pratique de la musique ? Ils en parlent crûment et avouent leurs propres peurs.

Comme pour les protéger dans leurs confidences, la metteuse en scène les a mis à distance dans deux chambres vitrées, où, traînant parfois sur des matelas, ils se filment en direct avec leur portable. Les images projetées au-dessus d'eux s'affichent en noir et blanc, prenant ainsi une valeur quasi documentaire. La musique ? Elle sourd de tous les pores de leur peau. Ils comparent même leur vie amoureuse au répertoire. Et hésitent ainsi entre Edward Elgar (1857-1934), l'Anglais sentimental, et Maurice Ravel (1875-1937), l'as français du rythme. Certaines scènes sont magiques, comme lorsque Areski étire au piano les *Variations Enigma*, célèbre morceau symphonique d'Elgar, pendant qu'Adèle et Guilain passent leurs espoirs au crible. La mélancolie métaphysique des uns se trouve soudain soutenue par la liberté musicale de l'autre. Dans un magnifique accord.

– **Emmanuelle Bouchez**

| Du 2 au 4 mars, TnBA, Bordeaux (33), tél. : 05 56 33 36 80 ; 21 et 22 mars, Toulouse (31), tél. : 05 34 45 05 05 ; 30 et 31 mars, Halles de Schaerbeek, Bruxelles ; du 12 au 22 avril, Théâtre Nanterre-Amandiers (92).





Un jeu de projections enrichit la mise en scène.

